



Chronique balkanique (2/2)

Les Balkans, laboratoire de la complexité universelle

Arta Seiti | Chercheur, balkanologue.

Note préliminaire : ce texte fait suite à la Tribune n° 460, « Chronique balkanique ^(1/2) – Les Balkans entre holisme et individualisme » publiée le 15 janvier 2014.

Les Balkans engagés dans la quête de la modernité

Il est toujours délicat d'établir la relation entre la nation et la démocratie dans l'Europe du Sud-Est. L'analyse produite par Louis Dumont quant à la conception de la nation, le nationalisme et l'individualisme démocratique – ici, considéré comme une valeur centrale de la société moderne qui marque la rupture avec la société holiste – nous invite à questionner à nouveaux frais la manière dont le « tryptique individualisme-nation-démocratie » (*cf.* J.-F. Gossiaux), pourrait s'appliquer aux structures des sociétés balkaniques. Cela nous conduit naturellement à analyser la manière dont est prise en charge la dimension historique, au sein des sociétés « modernes » des Balkans.

À défaut de pouvoir creuser un tel sillon, peut-être nous faudrait-il alors prendre la mesure d'un postulat ethnique tendanciellement à l'œuvre au sein des dites sociétés balkaniques.

Il existe une troisième option qui consisterait à examiner, d'une part les modalités d'entrée dans cette modernité conjuguée à l'émergence d'un individualisme de type démocratique et d'autre part la persistance des récits identitaires fondés sur le primat d'une certaine ethnicité. La coexistence au sein des sociétés observées de ces deux phénomènes ne peut être que génératrice d'une tension qu'il conviendrait d'analyser finement.

Convenons que dans cette région, le concept de l'« individu », tel qu'il est posé en relation avec celui de « modernité » – sans pour autant sous-estimer les particularités de l'*homo balkanicus* – n'est pas exempt dans son déploiement d'une certaine ambiguïté, quant à la délimitation de l'identité collective et de l'identité personnelle. Toute la question est alors de savoir comment s'articule « l'identité » dans les Balkans ?



À cet égard, l'ouvrage de Vincent Descombes, *Les Embarras de l'identité*, interroge l'individu moderne quant à une question centrale qui touche à la nature même du sujet. « Qui suis-je ? », « Qui sommes-nous ? », ces questions tout d'abord lexicales, prennent tout leur sens dans la région balkanique, dans la mesure où le « je » peine à se définir dans le « nous » et réciproquement.

Il n'est que de considérer la manière dont le postulat ethnique continue de s'affirmer – notamment en Ancienne république yougoslave de Macédoine (Fyrom), Kosovo, Serbie, Bosnie-Herzégovine – pour prendre la mesure d'un débat où l'identité est pensée en termes d'« origine » et inscrite comme « horizon du politique ».

Par ailleurs, l'ambivalence entre la question ethnique et l'ordre politique interne, constatée en l'occurrence dans les *scenarii* balkaniques actuels renvoie à la nature de l'État, dont la caractérisation demeure délicate.

Pour étudier quelques traits des sociétés balkaniques tels qu'ils se donnent à voir dans le présent, il faut tenir compte d'une tension persistante dans les Balkans entre tradition et modernité, des notions souvent conflictuelles si on les appréhende à l'aune des mœurs et des valeurs des individus, d'une part et à celles des sociétés, d'autre part.

Nous aborderons ici pour illustrer notre approche sur l'individu au regard du lien holisme/individualisme, deux études de cas, celle de la Serbie et celle de l'Albanie.

Le symptôme serbe

À l'heure où la Serbie entend faire sienne les valeurs de la modernité aux couleurs de l'Union européenne, l'avènement d'une société des individus, titulaires de droits subjectifs, s'accompagne corollairement d'un symptôme que l'on peut qualifier d'oubli de soi.

L'individu, si la perspective d'adhésion à l'Union européenne paraît en consacrer la primauté, semble désemparé face à un récit de substitution, principalement concocté par les élites politiques, ayant troqué l'europhéisme à un nationalisme sulfureux, désormais refoulé. Cette mutation perceptible tant dans le discours des gouvernants que dans leurs zones de silence laisse orpheline une société confrontée à un affaiblissement du récit national, au profit d'une construction rhétorique posant l'Union européenne comme un horizon désirable. Cette perspective peut-elle être véritablement mobilisatrice, dès lors qu'elle implique cette sorte d'effacement de soi, comment concilier cette primauté des droits de l'individu, magnifiée par le corps de valeurs de l'Union européenne en occultant les fondements de l'être-ensemble serbe, tel qu'il s'est élaboré au fil de cette histoire nationale, dans ses mythes et représentations ?



Alors qu'en Serbie le récit collectif sacrifie souvent à la nostalgie de la Yougoslavie, l'homme ex-yougoslave est plongé dans une sorte d'incertitude, ontologique, qui résulte de la dislocation de la Fédération.

Témoin de ce vacillement, l'historienne serbe Latinka Perović, s'exprime dans une *interview* (B92, station de radio et chaîne de télévision situées à Belgrade) intitulée « La Serbie disparaît, nous ne comprenons pas notre époque » en mettant en avant le « déclin historique » de la Serbie. Selon cet auteur, il ne s'agit moins d'« un déclin biologique, qu'historique, quoique ces deux phénomènes soient évidemment très liés. Selon le dernier recensement, la Serbie compte près de 7 100 000 habitants, parmi lesquels six millions de souche serbe. Évidemment, six millions de personnes ne peuvent disparaître du jour au lendemain mais la structure de ces six millions est au croisement du vieillissement démographique et du déclin historique ».

En parlant de « la perte de l'aptitude de l'individu à communiquer avec le monde », l'on déduit une perte de repères de l'individu vouée à une confrontation ambiguë entre le passé et le présent. Néanmoins pour Latinka Perović, « nous devrions d'abord nous confronter à notre contemporanéité et ensuite nous retourner sur le passé et commencer à nous demander comment nous en sommes arrivés là ! ».

Sur un autre registre, la célèbre dramaturge serbe Biljana Srbljanovic, dans la pièce *Sauterelles* dresse un panorama dramatique d'un individu impuissant à transformer les choses, à travers un regard porté sur ces insectes inoffensifs qui deviennent dangereux en se reproduisant, une fois tombés du ciel. L'événement se déroule dans le Belgrade d'aujourd'hui, où règne l'anomie et dans une société plongée dans un état d'attente. Un des personnages de la pièce s'exclame : « quand vous marchez comme ça tout seul, toujours au bord de la dépression, il faut faire attention, il faut faire terriblement attention à ne pas glisser et à ne pas tomber pour toujours dans l'humiliation ».

Le spectre de la dépression existe ainsi bel et bien en Serbie et hélas il se trouve confirmé par le triste indicateur relatif aux suicides qui témoigne de ce que la pulsion de mort est bien présente dans cette société en crise de repères.

Dans le cas de la Serbie, on voit ici la coexistence – sur fond de lassitude d'une société en proie aux affres de la crise économique – de deux récits qui parfois semblent s'entrechoquer. Le premier qui est dédié à la grandeur passée de la nation serbe, de ses faits d'arme, de sa singularité culturelle et confessionnelle demeure inscrit dans les profondeurs de la société. Le second, qui a été élaboré dans le prolongement de la défaite de 1999 s'efforce de promouvoir un avenir européen de la Serbie, désormais exalté par des élites politiques ayant renoncé de fraîche date à exalter la cause nationaliste.

Ici, il convient d'indiquer que cet agencement rhétorique procède d'une certaine occultation des faits antérieurs, à commencer par la désintégration de la



Fédération yougoslave et l'apparition de nouveaux États. S'y ajoute sans doute, la tentation de conjurer l'épreuve qu'a été la période Milosevic et la guerre engagée par l'Otan en 1999, dont il a résulté une défaite aboutissant à l'amputation du Kosovo d'avec la Serbie.

À regarder la société serbe au quotidien, on ne peut être que frappé par la coexistence d'éléments relatifs au mode de vie qui témoignent de l'impact de la mondialisation sur les comportements quotidiens.

Qu'il s'agisse de la mode, des programmes télévisés, des courants musicaux qui s'affichent, la société serbe n'est pas épargnée par les vents d'une certaine standardisation des goûts et des comportements consuméristes. Pour autant, la singularité serbe perdure néanmoins, y compris dans certaines formes de syncrétisme perceptibles dans certains courants musicaux « mixant » des contenus traditionnels à des formes plus contemporaines. Il n'est que de considérer la place que l'Église orthodoxe continue d'occuper pour prendre la mesure de cette persistance de la tradition et de l'hybridation qui incorpore certains aspects relatifs à l'individualisme moderne qui en résulte.

Les traits indiscutables de modernité n'ont donc pas entraîné la disparition d'autres éléments « non modernes », véhiculés par un ensemble de traditions et perpétués par un récit national qui demeure inscrit dans les profondeurs de la conscience collective. Mais la Serbie, si on l'observe au-delà des effets de surface, est de toute évidence engagée dans un cours incertain. D'un côté, il existe une aspiration portée par une fraction des élites à faire corps avec les valeurs de la modernité, sous les auspices de l'Union européenne. Elles y voient sans doute une manière de surmonter l'humiliation d'une défaite et la crise qui en a résultée. Pourtant quelque chose de l'ordre du particularisme semble résister, au-delà de ce récit officiel scandé par les prises de position des dirigeants serbes et de leur volontarisme européen.

La société serbe demeure, en dépit de ses transformations et des épreuves qu'elle continue de traverser, une singularité nationale qui ne s'est pas évaporée au fil d'une modernisation à bien des égards inachevée.

Le devoir de modernité lié à une certaine ardeur européenne affichée par les dirigeants ne signifie donc pas, à nos yeux la dissolution complète des valeurs anciennes qui se prolongent y compris sous des formes remaniées.

Sans doute en résulte-il un sentiment d'insécurité psychologique collective, une incertitude quant au devenir de la société serbe qui pourrait entraîner toutes sortes d'effets, tenant compte des processus de recomposition géopolitiques et économiques en cours dans cette région.



Les multiples visages de l'Albanie

« L'individualisme comme angoisse et le collectivisme comme dogme », lit-on dans les médias albanais où l'on prône l'individualisme souvent sur un ton moralisateur, dès lors qu'il est célébré comme une valeur et non plus comme « un mal génétique ». Bien que les critères de consommation, de mode de vie apparaissent comme des marqueurs clés de la liberté octroyée aux individus, le poids de l'isolement, legs du passé dictatorial a laissé son empreinte sur la structure de la société.

Si l'on observe la même appétence qu'en Serbie pour les signes distinctifs de la modernité, tels que le consumérisme, la mode ou la place prise par les médias audiovisuels, s'y ajoute un élément spécifique qui concerne la relation privilégiée qu'entretient désormais cette petite nation avec les États-Unis. Nul doute que ce tropisme nord-américain constitue à lui seul un élément à prendre en compte, quant aux évolutions décelables au sein de la société albanaise.

À l'instar de la Serbie, cette entrée dans la modernité n'est pas sans susciter de trouble pouvant aller jusqu'au désarroi si l'on en croit l'écrivain et l'intellectuel de renom, l'Albanais Fatos Lubonja : « Si on parle de la liberté, de la dignité, des droits des individus, de leur confiance dans les institutions et dans l'avenir, je parlerais d'une chute dramatique ».

Au surplus, cet accès à la modernité adossée aux valeurs de l'individualisme ne règle pas pour autant les difficultés rencontrées par la société albanaise avec son histoire récente et tout particulièrement la séquence communiste qui semble en grande partie occultée dans le débat actuel.

C'est tout l'enjeu pourtant que de redéfinir un rapport apaisé avec l'idée nationale albanaise, à égale distance du refoulement pur et simple comme de l'idéalisation lyrique.

Certes le gouvernement issu des dernières élections et conduit par Edi Rama prendra grand soin de ne pas réactiver le discours de son prédécesseur, exaltant imprudemment l'union des albanais.

Pour autant, ne serait-ce qu'en raison du poids numérique des albanais dans les Balkans cette tentation du pan-albanisme existe et elle pourrait ressurgir à l'occasion d'une nouvelle vague de tensions dans une région où les équilibres géopolitiques demeurent précaires.

Les Balkans : un cas d'école pour une anthropologie de la modernité

Ainsi, au-delà de la différence des histoires nationales, les sociétés serbes et albanaises ne se sont pas montrées imperméables à la force d'entraînement que constitue la modernité associée à l'individualisme démocratique. Ni l'une ni l'autre n'ont pour autant fait table rase de leur singularité nationale respective, ni éradiqué



les reliquats de la société traditionnelle au motif de leur entrée triomphale dans la modernité. Elles expriment une certaine forme d'ambivalence, montrant par endroit une véritable adhésion aux standards globalisés, alors que dans le même temps, des traits de structure étrangers à ladite modernité perdurent. Pareille ambivalence pourrait sans aucun doute être constatée dans d'autres sociétés balkaniques.

Pour autant, cette entrée dans la modernité, ne saurait être décrite de manière manichéenne comme le passage linéaire de l'ombre à la lumière. La modernité a en effet des pathologies qui lui sont propres. Que l'on songe aux dégâts du consumérisme qui peut entraîner une partie de la jeunesse vers des conduites délinquantes ou transgressives pour s'approprier les indispensables attributs de la modernité.

Considérons aussi que cette mutation peut être génératrice de désordres au sein des structures familiales autant que dans les psychés individuelles, révélateurs du conflit entre les valeurs du monde ancien et celles de la modernité. À l'instar de Durkheim, nous accorderons ici une importance particulière à l'inquiétant taux de suicide concernant la société serbe.

En outre, la multiplication de crimes intrafamiliaux de type passionnel en Albanie mériterait d'être analysée en profondeur. Que faut-il y voir, la marque d'une désagrégation des structures familiales, de tels passages à l'acte indiquant une impossibilité de renoncer à certaines prérogatives masculines héritées du patriarcat mis à mal par la modernité ?

*

**

Décidément les Balkans sont loin d'avoir livré tous leurs secrets. Ces sociétés, il est vrai ont encore du chemin à faire pour se réapproprier une histoire complexe, marquée par les confrontations d'hier entre l'Empire ottoman et austro-hongrois et dont le démembrement a vu surgir de nouvelles nations, sans oublier leur trajectoire singulière au sein de l'ancien ordre bipolaire. Les Balkans constituent à cet égard une plaque sensible où sont condensés les grands moments de l'histoire tourmentée du XX^e siècle.

Nous avons à cet égard indiqué la fonction régulatrice exercée naguère par la Fédération yougoslave et dont le démantèlement a exacerbé les passions nationalistes. Reste à réfléchir sur la manière dont elles parviendront à se positionner au sein d'un nouvel équilibre qui se mettra en place au XXI^e siècle.

Mais au-delà de ces considérations sur les impasses du nationalisme ethnique, sur la nécessité d'œuvrer à la stabilisation d'États de droit, mais aussi sur l'impact de la mondialisation au sein de la région, ces sociétés demeurent marquées par les phénomènes d'hybridation entre modernité et holisme tels que conceptualisés par Dumont. Elles en sont, d'une certaine manière, une illustration chimiquement pure.



C'est la raison – et elle se situe bien sur le terrain de l'anthropologie – pour laquelle il convient d'adopter une distance critique à l'égard des discours simplificateurs qui verraient dans cette modernité aux couleurs balkaniques l'accomplissement d'une nouvelle religion du salut.

Les Balkans résisteront durablement à une vision qui pour généreuse qu'elle soit n'en est pas moins réductrice. Considérons justement cette complexité balkanique – faisant sienne pour partie la modernité européenne et occidentale telle que l'incarne l'*homo aequalis*, tout en préservant certaines caractéristiques holistes de l'*homo hierarchicus* – au fond comme le laboratoire d'une complexité qui se joue à l'échelle du monde. Telle est – entre autres choses – la richesse de ces Balkans réputés compliqués.

Cette singularité est au fond riche d'enseignements pour quiconque voudrait recourir à une anthropologie de la modernité, pour décrypter les phénomènes, eux-mêmes hybrides et contradictoires, tels qu'on les observe bien au delà des seules latitudes balkaniques sous le vocable générique de la mondialisation.